qu'ils avaient cachés, enterrés; d'autres parce qu'ils n'avaient rien à perdre; quelques vauriens aussi restaient dans l'intention de s'approprier ce que laissaient les autres. Quand le premier régiment arrivait à l'endroit de l'étape, il se répandait aussitôt dans le pays et dans les villages voisins, et les mettait directement au pillage : ce qui pouvait être avalé ou emporté disparaissait, sans parler des dégâts que ces brigands faisaient sur tout le reste, des campagnes dévastées, des habitations incendiées, des coups, des blessures, des viols. Toutes les inventions, toutes les ruses mises en œuvre par les habitants pour sauver leur bien étaient souvent inutiles et tournaient quelquefois à leur propre détriment. Les soldats, gens bien plus experts dans les stratagèmes mêmes de cette guerre, furetaient dans tous les plus petits recoins des maisons, trouaient les murs, les abattaient; ils découvraient sans peine la terre fraîchement remuée dans les jardins; ils allèrent jusque dans les montagnes pour voler les bestiaux; ils allèrent dans les grottes, guidés par quelques vauriens, comme nous avons dit, à la recherche de quelque riche habitant qui était allé là-haut se cacher; ils le dépouillaient, ils le traînaient à sa maison et, en le torturant par les menaces et par les coups, le forçaient à indiquer les cachettes où était enfoui son trésor.

Finalement ils partaient, ils étaient partis, on entendait peu à peu s'évanouir dans le lointain le son des tambours et des trompettes : quelques heures s'écoulaient dans un calme plein d'épouvante; puis un nouveau maudit roulement de tambours, une nouvelle maudite fanfare de trompettes annonçaient l'arrivée d'un nouveau régiment. Ceux-ci, ne trouvant plus de quoi butiner, faisaient avec d'autant plus de fureur main basse sur le reste, fracassaient tout, brûlaient les meubles, les portes, les poutres, les tonneaux, les cuves, parfois même les maisons; maltraitaient avec d'autant plus de rage et torturaient les habitants; et ainsi de suite, de pis en pis, durant vingt jours; car l'armée était divisée en autant de détachements.

Colico fut la première terre du duché qu'envahirent ces démons; ils se jetèrent ensuite sur Bellano; de là, ils entrèrent et se répandirent dans la Valsassine d'où ils débouchèrent dans le territoire de Lecco.

CHAPITRE XXIX

Ici, parmi ces pauvres épouvantés, nous trouvons des personnes de notre connaissance.

Qui n'a pas vu don Abbondio le jour où se répandirent, toutes à la fois, les nouvelles de la descente de l'armée, de son approche, de ses agissements, ne peut pas se faire une idée de ce qu'est l'effarement, de ce qu'est la frayeur. Ils viennent; ils sont trente, ils sont quarante, ils sont cinquante mille; ce sont des diables, ce sont des ariens, ce sont des antechrists; ils ont saccagé Cortenuova; ils ont mis le feu à Primaluna; ils dévastent Introbbio, Pasturo, Barzio; on les a vus à Balabbio; demain ils seront ici : telles étaient les nouvelles qui passaient de bouche en bouche; et, en même temps, qui courait d'un côté, qui courait de l'autre; on s'arrêtait mutuellement; c'était, de toutes parts, un entrecroisement tumultueux de consultations et d'avis, c'était une hésitation entre le parti de la fuite et le parti de rester, c'étaient des rassemblements de femmes, c'étaient des scènes de désespoir, on s'arrachait les cheveux. Don Abbondio, décidé avant tous les autres et plus que tous les autres à s'enfuir, voyait des obstacles insurmontables et d'épouvantables dangers en toute manière de fuite, en tout lieu de refuge. Comment faire? s'écriait-il. Où aller? Les montagnes, sans tenir compte de la difficulté du chemin, n'étaient pas sûres : déjà l'on avait appris que les lansque-

nets y grimpaient comme des chats, pour peu qu'ils eussent le moindre indice ou le moindre espoir de quelque proie. Le lac était gros; il soufflait un vent impétueux ; outre cela, la plupart des bateliers, craignant d'être forcés de transporter des soldats ou des bagages, s'étaient réfugiés avec leurs barques sur l'autre rive ; les quelques-unes qui étaient restées, étaient parties bientôt après surchargées de monde ; et, craquant sous le poids, ballottées par la tempête, on disait qu'elles couraient à chaque instant les plus grands dangers. Pour se porter loin ou hors de la route que l'armée devait parcourir, il n'était pas possible de trouver une voiture ni un cheval ni aucun autre moyen de transport : à pied, don Abbondio n'aurait pas pu faire beaucoup de chemin, et il craignait, au surplus, d'être rejoint en route. Les confins du Bergamasque n'étaient pas si éloignés que ses jambes ne pussent l'y porter d'un seul trait ; mais déjà le bruit avait couru qu'un escadron de capelets (1) avait été en toute hâte expédié de Bergame pour garder la frontière et tenir les lansquenets en respect ; or, ceux-là étaient des diables incarnés, ni plus ni moins que ceux-ci ; et ils faisaient, de leur côté, du pis qu'ils pouvaient. Le pauvre homme courait par la maison comme un insensé, les yeux hors de la tête ; il suivait Perpetua pour concerter avec elle une résolution ; mais Perpetua, tout affairée à réunir les objets les plus précieux et à les fourrer sous le comble, dans les recoins les plus cachés, passait en toute hâte, essoufflée, préoccupée, les mains pleines, les bras chargés, et répondait : — En attendant, je finis de mettre ceci en sûreté ; après quoi, nous ferons aussi comme font les autres. — Don Abbondio voulait la retenir et débattre avec elle les divers partis à prendre ; mais elle, d'une part, très-occupée et très-pressée et, d'autre part, dominée, elle aussi, par la frayeur et enrageant de voir son maître encore plus effrayé qu'elle, était en ce moment moins traitable qu'elle ne l'avait jamais été. — Les autres font de leur mieux ; nous ferons de notre mieux aussi. Excusez-moi, mais vous n'êtes bon qu'à embarrasser. Croyez-vous que les autres n'aient pas aussi

(1) Nom qu'on donnait à des soldats Albanais qui étaient au service de la République de Venise. *Note du traducteur.*

leur peau à sauver? Ne dirait-on pas que c'est à vous qu'ils viennent faire la guerre, les soldats? Vous feriez bien mieux de me donner un coup de main dans des moments semblables, plutôt que de venir me gêner et me rompre la tête avec vos lamentations. — Avec ces réponses et d'autres semblables, elle se débarrassait de lui, étant déjà résolue, une fois qu'elle aurait terminé, tant bien que mal, cette opération ou plutôt ce remue-ménage, de le prendre par le bras, comme un enfant, et de le mener sur une montagne. Laissé ainsi seul, il se mettait à la fenêtre, il regardait, il prêtait l'oreille et, s'il voyait quelqu'un passer, il s'écriait sur un ton moitié pleureur, moitié grondeur : — Faites la charité à votre pauvre curé de lui chercher quelque part un cheval, un mulet ou un âne. Est-il possible que personne ne veuille me secourir ! Oh ! quelles gens ! Attendez-moi, au moins ; attendez que je puisse aller avec vous ; attendez d'être une quinzaine ou une vingtaine pour m'emmener au milieu de vous, pour que je ne sois pas abandonné. Voulez-vous donc me laisser entre les griffes de ces chiens? Ne savez-vous donc pas que ce sont presque tous des luthériens, et que, de tuer un prêtre, c'est pour eux une œuvre méritoire? Voulez-vous donc me laisser ici à subir le martyre? Oh ! quelles gens ! quelles gens !

Mais à qui disait-il tout cela? A des hommes qui passaient courbés sous le poids de leurs pauvres hardes et tourmentés par la pensée de ce qu'ils laissaient chez eux exposé au pillage, celui-ci chassant devant lui sa petite vache, celui-là traînant après lui ses enfants, eux aussi chargés autant qu'ils pouvaient l'être ; et la femme portant dans ses bras ceux qui ne pouvaient marcher. D'aucuns passaient leur chemin sans rien répondre et sans même lever la tête ; d'autres disaient : « Eh ! messire ! tirez-vous aussi d'affaire comme vous pourrez ; encore bien heureux pour vous que vous n'avez pas de famille à qui penser ; aidez-vous, faites pour le mieux.

— Oh ! pauvre moi ! s'exclamait don Abbondio. Oh ! quelles gens ! quels cœurs ! Il n'y a point de charité : chacun pense à soi et, à moi, personne n'y veut penser. Et il s'en retournait en quête de Perpetua.

— Oh ! à propos ! lui dit celle-ci : Et l'argent?

— Comment ferons-nous?

— Donnez-le moi; je vais aller l'enterrer là-bas, dans le potager, avec l'argenterie.

— Mais.....

— Mais, mais : donnez vite; gardez quelques sous, en cas de besoin; et puis laissez-moi faire. »

Don Abbondio obéit; il alla à son coffre-fort, en tira son petit magot et le remit à Perpetua. Je vais l'enterrer dans le potager, au pied du figuier, — lui dit-elle; et elle s'en alla. Elle revint peu après avec un panier contenant des munitions de bouche et avec une petite hotte vide, au fond de laquelle elle rangea en toute hâte un peu de linge pour elle et pour son maître, en disant : Le bréviaire, au moins, c'est vous qui le porterez.

— Mais où allons-nous?

— Où vont tous les autres? Avant tout, nous descendrons dans la rue, et là nous entendrons et nous verrons ce qu'il conviendra de faire.

Sur ces entrefaites, entra Agnese portant, elle aussi, une petite hotte sur son dos, et dans l'attitude de quelqu'un qui vient faire une proposition importante.

Agnese, décidée aussi à ne pas attendre des hôtes de cette espèce, seule chez elle comme elle était, et avec encore un peu de cet or de l'Innommé, était restée quelque temps à se demander en quel lieu elle irait se réfugier. Le reste de ces écus, qui pendant les mois de la famine lui avaient été d'un si grand secours, était précisément le motif principal de ses alarmes et de son irrésolution, ayant appris comme quoi, dans les pays déjà envahis, ceux qui avaient de l'argent s'étaient trouvés à de plus terribles conditions que tous les autres, exposés tout à la fois et à la violence des étrangers et aux embûches des paysans. Il est vrai qu'elle n'avait fait confidence à personne du bien qui lui était, en quelque sorte, tombé du ciel, si ce n'est à don Abbondio, chez qui elle allait de temps en temps changer un de ses écus, en lui laissant toujours quelque menue monnaie pour qu'il l'employât à soulager de plus pauvres qu'elle. Mais l'argent caché, surtout lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui n'est pas habitué à en manier beaucoup, tient son possesseur dans un continuel soupçon des soupçons d'autrui.

Or, tandis qu'elle s'ingéniait, comme les autres, à cacher çà et là, de son mieux, ce qu'elle ne pouvait emporter avec elle, et qu'elle pensait aux écus qu'elle avait cousus dans son corset, elle se souvint que, en même temps qu'il lui avait envoyé cet argent, l'Innommé lui avait aussi fait faire les offres de service les plus illimitées; elle se souvint de ce qu'elle avait entendu raconter de son château situé dans un lieu si sûr et où il n'y avait que les oiseaux qui pussent aller sans la permission du maître; et elle résolut d'y aller demander asile. En songeant de quelle manière elle pourrait se faire reconnaître de ce seigneur, elle pensa aussitôt à don Abbondio qui, depuis son fameux entretien avec l'archevêque, lui avait toujours fait des démonstrations toutes particulières de bienveillance, et d'autant plus cordiales qu'il le pouvait sans se compromettre vis-à-vis de personne, et que, les deux jeunes gens étant éloignés, également éloignée était l'éventualité qu'on vînt lui faire une demande qui aurait pu mettre sa bienveillance à une rude épreuve. Elle comprit que, dans une telle confusion, le pauvre homme devait être encore plus embarrassé et plus effrayé qu'elle, et que le parti pourrait peut-être lui sembler bon aussi; et elle venait le lui proposer. L'ayant trouvé avec Perpetua, elle fit à tous deux sa proposition.

« Qu'en dites-vous, Perpetua? demanda don Abbondio.

— Je dis que c'est une inspiration du ciel, et qu'il faut ne pas perdre de temps et prendre nos jambes à notre cou.

— Et puis.....

— Et puis, et puis, quand nous y serons, nous nous trouverons bien contents. Ce seigneur, tout le monde le sait, n'a maintenant d'autre désir que de rendre service à son prochain, et il sera très-heureux de nous donner asile. Là, si près de la frontière et sur une pareille hauteur, des soldats, il n'en viendra certainement pas. Et puis, et puis, nous y trouverons aussi de quoi manger; tandis que sur les montagnes, une fois épuisé ce peu de grâce de Dieu (et, ce disant, elle l'arrangeait dans la hotte, par-dessus le linge), nous nous serions trouvés fort mal partagés.

— Converti, il l'est pour sûr, n'est-ce pas? bien réellement converti?

— Est-ce qu on peut encore en douter après tout ce qu'on en sait, après tout ce que vous avez vu vous-même?

— Et si nous allions nous mettre en cage?

— Quelle cage? Excusez-moi, mais avec tous vos rabâchages on ne viendrait jamais à aucune conclusion. Brave Agnese! vous avez eu là vraiment une excellente idée. Et, ayant placé la hotte sur une petite table, elle passa les bras dans les sangles et la chargea sur ses épaules.

— Ne pourrait-on pas, dit don Abbondio, trouver quelque homme qui vînt avec nous pour escorter son curé? S'il nous arrivait de faire la rencontre de quelque mauvais sujet, et il n'y en a malheureusement que trop qui rôdent par les chemins, de quel secours pourriez-vous m'être, vous deux?

— En voilà bien d'une autre! s'exclama Perpetua : toujours pour perdre du temps! Allez le chercher maintenant, cet homme, quand chacun suffit à peine à ses propres affaires! Ah çà! allez prendre votre bréviaire et votre chapeau, et allons-nous-en. »

Don Abbondio alla et revint aussitôt avec son bréviaire sous le bras, son chapeau sur la tête et son bourdon à la main. Ils sortirent tous trois par une petite porte qui donnait sur le parvis. Perpetua la referma, plutôt pour n'en pas négliger la formalité que par la confiance qu'elle avait en cette serrure et en ces battants, et elle mit la clef dans sa poche. Don Abbondio jeta, en passant, un coup d'œil à l'église, et il dit entre ses dents : — C'est aux habitants à en avoir soin, puisque c'est à eux qu'elle sert. S'ils ont un peu de cœur pour leur église, ils y veilleront; si maintenant ils n'ont pas de cœur, eh bien! tant pis pour eux.

Ils prirent un sentier à travers champs, sans souffler mot, chacun pensant à son propre sort, et regardant tout autour d'eux, surtout don Abbondio, s'il ne paraîtrait pas quelque mine suspecte, quelque chose dont on eût à se défier. On ne rencontrait âme qui vive : tout le monde était ou dans sa maison à la garder, à faire ses paquets, à imaginer des cachettes, ou par les chemins qui conduisaient directement aux montagnes.

Après avoir soupiré à plusieurs reprises, et après avoir laissé échapper quelques exclamations, don Abbondio commença à grommeler d'une manière plus suivie. Il s'en prenait au duc de Nevers qui aurait bien pu rester en France à se donner du bon temps, à faire le prince, et qui voulait être duc de Mantoue, en dépit de tout le monde; il s'en prenait à l'empereur qui aurait dû avoir de la raison pour les folies des autres, laisser couler l'eau selon sa pente, ne pas tant se piquer d'honneur pour de pareilles vétilles; car, en fin de compte, il aurait toujours été l'empereur, que ce fût Pierre ou Paul qui fût duc de Mantoue. Il en avait surtout au gouverneur qui aurait dû faire tout au monde pour éloigner les fléaux du pays, tandis que c'était lui qui les y attirait; et tout cela, pour cette maudite rage de faire la guerre. — Il faudrait, disait-il, qu'ils fussent à notre place, ces beaux seigneurs, pour voir, pour goûter le plaisir qu'on y éprouve. Ils auront un fameux compte à rendre! Mais, en attendant, ce sont les innocents qui pâtissent pour les coupables.

— Laissez un peu tous ces gens-là tranquilles : nous sommes dans le pétrin, et ce n'est certes pas eux qui viendront nous en tirer, disait Perpetua. Voilà toujours, pardonnez-moi, de vos éternelles rabâcheries qui ne concluent absolument rien. Ce qui me donne bien plutôt du tintouin...

— Qu'y a-t-il encore?

Perpetua, qui, chemin faisant, avait tout à son aise repassé dans sa tête la fameuse opération des cachettes qu'elle avait dû faire avec tant de précipitation, commença à s'affliger d'avoir oublié telle chose, d'avoir mal caché telle autre; ici, d'avoir laissé des indices qui pourraient mettre les larrons sur la trace; là.....

— Brava! dit don Abbondio, rassuré peu à peu sur sa vie suffisamment pour pouvoir se tourmenter de ses affaires : Brava! c'est ainsi que vous avez fait? Mais où aviez-vous donc la tête?

— Comment! s'écria Perpetua en s'arrêtant un moment sur ses deux pieds et en se mettant les poings sur les hanches, autant que le lui permettait la hotte qu'elle avait sur le dos. Comment! vous oseriez maintenant me faire de semblables reproches, quand c'est vous-même qui me la faisiez perdre, la tête, au lieu de me venir en aide et de me donner du courage! J'ai peut-être encore davantage pensé aux choses de la maison qu'aux miennes propres; je

n'ai eu personne qui me donnât un coup de main : j'ai dû me multiplier, me mettre en quatre pour suffire à tout; si maintenant quelque chose va mal, je ne sais qu'y faire : j'ai fait encore plus que mon devoir. »

Agnese interrompait ces disputes en mettant en avant, elle aussi, ses chagrins; et ce n'est pas tant de la peine présente, ni des dommages en perspective qu'elle s'affligeait, que de voir s'évanouir son espérance de bientôt embrasser sa Lucia; car, s'il vous en souvient, c'est précisément sur cet automne qu'elles avaient compté, l'une et l'autre, pour se revoir. Or, il n'était pas à supposer que dame Prassede voulût venir à la campagne de ces côtés, en de telles circonstances. Si elle s'y était trouvée, elle en serait bien plutôt partie, comme faisaient tous les autres seigneurs qui s'étaient déjà rendus à leurs villégiatures.

La vue de ces lieux rendait encore plus vives les pensées d'Agnese, et son désir encore plus poignant. Sortis des sentiers à travers champs, ils avaient pris la grande route, celle-là même par où la pauvre femme était venue, reconduisant pour si peu de temps sa fille chez elle, après avoir séjourné avec elle chez le tailleur.

« Nous irons bien dire un petit bonjour à ces braves gens, dit Agnese.

— Et même nous reposer là un tant soit peu; car, de cette hotte, je commence à en avoir assez; et ensuite y manger une bouchée, dit Perpetua.

— A condition de ne pas perdre de temps, car nous ne sommes pas en voyage pour notre agrément, ajouta don Abbondio. »

Ils furent reçus à bras ouverts et vus avec beaucoup de plaisir : ils rappelaient le souvenir d'une bonne action. Plus grand sera le nombre des gens à qui vous aurez fait du bien, dit ici notre auteur, et plus souvent il vous arrivera de rencontrer des visages amis qui vous réjouiront le cœur.

Agnese, en embrassant la brave femme, fondit en un torrent de larmes qui lui furent d'un grand soulagement; et elle répondait avec des sanglots aux demandes que celle-ci et son mari lui faisaient sur le compte de Lucia.

« Elle est plus heureuse que nous, dit don Abbondio : elle est à Milan, à l'abri du danger, loin de toutes ces diableries.

— Le seigneur curé et la compagnie se sauvent, n'est-ce pas? dit le tailleur.

— Sans doute, répondirent en même temps le maître et la servante.

— Je vous plains de tout mon cœur.

— Nous nous acheminons, dit don Abbondio, vers le château de***.

— Vous avez eu une heureuse inspiration : vous y serez en sûreté comme en paradis.

— Et ici, vous n'avez pas peur? dit don Abbondio.

— Seigneur curé, je vais vous dire : vraiment, *en hospitation*, comme vous savez que l'on dit pour parler comme il faut, ici, ces gens-là ne devraient pas y venir : nous sommes, grâce au ciel, trop en dehors de leur route. Tout au plus, tout au plus quelque incursion, qu'à Dieu ne plaise; mais, en tout cas, nous avons le temps : il faudra d'abord qu'on entende les nouvelles des autres pauvres pays où ils iront positivement séjourner.

Il fut décidé que l'on s'arrêterait ici quelques instants pour prendre un peu de repos; et, comme c'était l'heure du dîner, — Seigneur curé et la compagnie, dit le tailleur, je veux que vous honoriez ma pauvre table : à la fortune du pot! Si le dîner est maigre, au moins le plat de la bonne mine n'y fera point défaut. »

Perpetua dit qu'elle avait avec elle de quoi rompre le jeûne. Après un peu de cérémonies de part et d'autre, on en vint à cet accord qu'on mettrait le tout ensemble et qu'on dînerait en compagnie.

Les enfants s'étaient mis tout en fête autour d'Agnese, leur ancienne amie. Vite, vite le tailleur ordonna à l'une des petites filles (celle qui avait porté ce bien de Dieu à Maria la veuve : qui sait s'il vous en souvient?) d'aller écaler quelques châtaignes de primeur qui étaient en réserve dans un coin, et de les mettre rôtir.

— Et toi, dit-il à l'autre petite fille, va-t'en dans le jardin secouer le pêcher de façon à en faire tomber quelques pêches, et apporte-les ici : toutes, entends-tu bien. Et toi, dit-il au petit garçon, monte sur le figuier et cueilles-y quelques figues des plus mûres. C'est un métier que vous ne

connaissez que trop bien. — Lui, de son côté, alla mettre un petit baril de vin en perce, sa femme monta chercher un peu de linge blanc, et Perpetua sortit ses provisions. On dressa la table : on mit un napperon et une assiette de faïence à la place d'honneur pour don Abbondio, avec un couvert que Perpetua avait dans sa hotte : on servit; tout le monde s'assit et on dîna, sinon avec beaucoup de gaieté, assurément avec beaucoup plus d'entrain qu'aucun des commensaux ne se serait attendu à en avoir dans cette journée.

« Et que dites-vous, seigneur curé, d'un bouleversement de cette sorte? dit le tailleur. Il me semble lire l'histoire des Sarrasins en France.

— Que voulez-vous, que je dise? Il ne me manquait plus que de recevoir cette nouvelle tuile!

— Toutefois, vous avez choisi un bon refuge, reprenait le tailleur. Qui oserait jamais, en effet, tenter d'aller là-haut de vive force? Et vous y trouverez nombreuse compagnie; car on dit qu'il s'y est déjà réfugié beaucoup de monde, et qu'il y en arrive sans cesse.

— J'aime à espérer, dit don Abbondio, que nous y serons bien accueillis. Je le connais, ce brave seigneur; et, lorsque j'ai eu une autre fois l'honneur de me trouver avec lui, il a été si poli!

— Et à moi, dit Agnese, il m'a fait dire par le seigneur Monseigneur Illustrissime que, lorsque j'aurais besoin de quelque chose, je n'avais qu'à m'adresser à lui.

— Une bien belle conversion! reprit don Abbondio. Et il y persévère, n'est-il pas vrai, il y persévère? »

Le tailleur se mit à raconter tout au long la sainte vie de l'Innomé; et comme quoi, après avoir été le fléau de tous les pays d'alentour, il en était devenu l'exemple et le bienfaiteur.

« Et tous ces gens qu'il avait auprès de lui... cette bande?... reprit don Abbondio, qui en avait déjà ouï dire quelque chose, mais qui n'était jamais suffisamment rassuré.

— La plupart ont déguerpi, répondit le tailleur; et ceux qui sont restés ont changé de vie, mais à un point!... En un mot, ce château est devenu comme la Thébaïde : le seigneur curé connaît ces choses-là.

Il se mit ensuite à rappeler avec Agnese le souvenir de la visite du cardinal. Grand homme! disait-il, grand homme! C'est bien dommage qu'il soit passé par ici en si grande hâte et que je n'aie pas même pu lui faire un peu d'honneur. Que je voudrais pouvoir lui parler une autre fois avec un peu plus de loisir.

Ensuite, une fois levés de table, il lui fit remarquer une estampe représentant le cardinal et qu'il avait fixée au panneau d'une porte, en vénération du personnage et aussi pour pouvoir dire à quiconque viendrait chez lui que le portrait n'était pas ressemblant; et qu'il en pouvait parler savamment, attendu qu'il avait pu observer de près et tout à son aise le cardinal dans cette chambre même.

— C'est lui qu'on a voulu faire avec cette chose-là? dit Agnese. Dans le vêtement, il lui ressemble; mais...

— N'est-il pas vrai que le visage n'est pas ressemblant? dit le tailleur. C'est bien ce que je dis toujours; mais, s'il n'y a pas autre chose, il y a son nom dessous : c'est un souvenir.

Don Abbondio pressait le départ. Le tailleur se chargea de trouver une charrette qui les portât jusqu'au pied de la montée ; il en alla aussitôt en quête, et revint peu de temps après annoncer qu'elle arrivait. Il se tourna ensuite vers don Abbondio et lui dit : — Seigneur curé, si jamais vous désiriez porter là-haut quelques livres pour passer le temps, tout pauvre homme que je suis, je puis vous servir; car, moi aussi, je m'amuse un peu à lire. Ce ne sont pas, il est vrai, des choses dignes de vous; ce ne sont que des livres en langue vulgaire (1); toutefois...

— Bien obligé, bien obligé, répondit don Abbondio : en de pareilles circonstances, c'est à peine si l'on a assez de tête pour l'appliquer à ce qui est obligatoire.

Pendant qu'on fait et qu'on refuse les remercîments, pendant qu'on échange les condoléances et les heureux souhaits, les invitations et les promesses d'une autre pause au retour, la charrette est arrivée devant la porte. On y place les hottes, nos fugitifs s'y installent et entreprennent avec un peu plus d'aise et de tranquillité d'esprit la seconde moitié de leur voyage.

(1) C'est-à-dire en italien, et non en latin. *Note du traducteur.*

Le tailleur avait dit vrai à don Abbondio touchant l'Innommé. Du jour où nous l'avons laissé, il avait toujours continué de faire ce qu'il s'était alors proposé, c'est-à-dire, réparer les dommages, se réconcilier avec ceux qu'il avait offensés, secourir les malheureux, faire tout le bien dont l'occasion se présentait. Ce courage dont il avait autrefois fait preuve dans l'attaque et dans la défense, il en faisait preuve maintenant en évitant l'une chose et l'autre. Il avait mis de côté toute arme et allait toujours seul, tout prêt à subir les conséquences possibles de tant de violences qu'il avait commises, et persuadé que ce serait en commettre une nouvelle que de faire usage de la force pour défendre une tête qui avait tant de dettes à payer envers tant de monde; persuadé aussi que tout le mal qui pourrait lui être fait serait une injure envers Dieu, mais, envers lui, une juste rétribution; et que, des injures, lui moins que tout autre avait le droit de s'en faire le justicier. Malgré tout cela, il était resté non moins en sûreté que lorsqu'il tenait armés, pour sa sûreté, tant de bras et le sien. Le souvenir de son ancienne férocité et la vue de sa présente mansuétude, celui-là qui devait avoir entretenu tant de désirs de vengeance, celle-ci qui en rendait l'assouvissement si facile, conspiraient, au lieu de cela, à lui gagner et à lui assurer une admiration qui était sa principale sauvegarde. On avait devant soi cet homme que personne n'avait pu humilier et qui s'était humilié lui-même. Les rancunes, envenimées autrefois par son mépris et par la peur qu'il inspirait aux autres, s'évanouissaient maintenant en présence de cette nouvelle humilité : les offensés avaient obtenu, hors de toute attente et sans danger, une satisfaction qu'ils n'auraient jamais pu se promettre de la plus heureuse des vengeances, la satisfaction de voir un tel homme repentant de ses torts et prenant part, pour ainsi dire, à leur propre indignation. Plus d'un, dont le tourment le plus cuisant et le plus amer avait été, pendant de longues années, de ne pas voir la probabilité de jamais se trouver, en aucune circonstance, plus fort que lui pour pouvoir tirer vengeance de quelque grande offense, venant ensuite à le rencontrer seul, désarmé et dans l'attitude de quelqu'un qui ne ferait pas résistance, n'avait éprouvé d'autre mouvement que de lui faire des démonstrations de respect. Dans cet abaissement

volontaire, son expression et son maintien avaient acquis, sans qu'il s'en doutât, je ne sais quoi de plus imposant et de plus noble, parce qu'il y perçait, encore mieux qu'auparavant, l'absence de toute crainte. Les haines, même les plus brutales et les plus enracinées, se sentaient comme maîtrisées et tenues en respect par la vénération publique pour cet homme repentant et bienfaisant. Cette vénération était telle que lui-même se trouvait souvent embarrassé pour se soustraire aux démonstrations qui lui en étaient faites; et il lui fallait se garder de trop laisser paraître sur ses traits et dans sa contenance le sentiment de componction dont il était pénétré, de trop s'abaisser pour ne pas être trop exalté. Il s'était choisi dans l'église la dernière place, et jamais personne ne se serait avisé d'aller l'occuper avant lui : c'eût été comme usurper une place d'honneur. Toute offense envers cet homme, ou même seulement le fait de le traiter d'une manière irrévérencieuse, pouvait paraître non-seulement un crime et une lâcheté, mais un sacrilége; et ceux-là mêmes à qui ce sentiment général pouvait servir de frein y participaient aussi plus ou moins.

Ces mêmes motifs, et d'autres encore, détournaient également de lui l'animadversion plus éloignée de l'autorité publique, et lui procuraient, aussi de ce côté, la sûreté, dont, du reste, il ne se préoccupait guère. Le rang et la parenté, qui de tout temps lui avaient été de quelque sauvegarde, militaient d'autant plus en sa faveur maintenant qu'à ce nom déjà illustre et tristement célébre, s'ajoutait la recommandation personnelle, je veux dire la gloire de la conversion. Les magistrats et les grands s'étaient publiquement réjouis de cet heureux événement, aussi bien que le peuple; et il eût semblé étrange qu'on vînt à sévir contre un homme qui était le sujet de tant de réjouissances : sans compter qu'un gouvernement engagé dans une guerre continuelle et souvent malheureuse contre tant de rébellions vivaces et sans cesse renaissantes, pouvait s'estimer trop heureux d'être ainsi délivré de la plus indomptable et de la plus fâcheuse, pour n'en pas demander davantage; d'autant plus que cette conversion donnait lieu à des réparations que l'autorité n'était habituée ni à obtenir ni même à demander. D'un autre côté, entreprendre de tourmenter un saint ne semblait pas un

bon moyen de se laver de la honte de n'avoir pas su réprimer un criminel; et l'exemple qu'on aurait donné en lui n'aurait pu avoir d'autre effet que de détourner ses pareils de devenir inoffensifs à leur tour. Il est probable aussi que la part que le cardinal Federigo avait eue à sa conversion, et son nom associé à celui du converti servaient à ce dernier comme d'un saint bouclier. Et, dans l'état des choses et des idées d'alors, dans les singuliers rapports qui existaient entre l'autorité spirituelle et le pouvoir civil qui bataillaient si souvent entre eux, sans cependant jamais viser à s'entre-détruire, en mêlant même souvent à leurs hostilités des actes de reconnaissance et des protestations de déférence réciproques; qui marchaient pourtant fréquemment de concert vers un but commun, mais sans jamais faire la paix; dans ces conditions, dis-je, il put, en quelque sorte, sembler que la réconciliation accordée par la première à ce grand coupable emportât avec elle l'oubli, sinon l'absolution du second : du moment surtout que celle-là s'était seule employée à obtenir un résultat qui était aussi vivement désiré par l'une que par l'autre.

C'est ainsi que cet homme, sur lequel, s'il était tombé, grands et petits se fussent rués à l'envi pour le fouler aux pieds, s'étant volontairement jeté à terre, se trouvait épargné par tout le monde et révéré par le plus grand nombre.

A vrai dire, il y avait aussi beaucoup de gens à qui cette éclatante conversion dut faire éprouver tout autre chose qu'un sentiment de joie; c'étaient tous ses compagnons d'iniquité, qui perdaient en lui une si grande force sur laquelle ils étaient habitués à compter, qui même voyaient tout d'un coup rompus tous les fils de trames ourdies de longue main au moment peut-être où ils s'attendaient à recevoir la nouvelle de leur accomplissement.

Déjà nous avons vu quels furent les divers sentiments que cette conversion fit naître parmi les bravi qui se trouvaient alors auprès de leur maître et qui en entendirent l'annonce de sa propre bouche : stupeur, douleur, abattement, colère; un peu de tout, hormis le mépris et la haine. Il en fut de même des autres qu'il tenait disséminés dans différents postes, ainsi que de ses complices de plus haute volée,

lorsqu'ils apprirent la terrible nouvelle : tous en ressentirent les mêmes impressions; et tous pour les mêmes motifs. Ce fut plutôt sur le cardinal Federigo que retombèrent les haines, ainsi que je le trouve rapporté par Ripamonti dans le passage que j'ai déjà cité ailleurs. Ces bandits le regardaient comme quelqu'un qui s'était ingéré en ennemi dans leurs propres affaires : l'Innomé avait voulu sauver son âme; personne n'avait le droit de s'en plaindre.

Il arriva ensuite que, peu à peu, la plupart de ses sicaires domestiques, ne pouvant se conformer à la nouvelle discipline et ne voyant aucune probabilité qu'elle eût à pouvoir changer, s'en étaient allés. Qui aura cherché un autre maître, et aura pu d'aventure le trouver parmi les anciens amis de celui qu'il quittait; qui se sera enrôlé dans quelque *terzo* (1), comme on disait alors, d'Espagne ou de Mantoue ou de quelque autre partie belligérante; qui se sera jeté sur les grands chemins pour y pratiquer le brigandage pour son propre compte; qui se sera peut-être même contenté d'aller friponnant en liberté. Il en aura vraisemblablement été de même des autres qui étaient autrefois à ses ordres, çà et là, dans différents pays. Quant à ceux qui avaient pu s'habituer au nouveau genre de vie ou qui l'avaient embrassé de bon gré, le plus grand nombre natifs de la vallée, ils s'en étaient retournés aux travaux des champs ou aux métiers qu'ils avaient appris dans leur jeunesse et qu'ils avaient ensuite délaissés pour la braverie; les étrangers étaient restés au château, occupés à des emplois domestiques : les uns et les autres, convertis en même temps que leur maître, passaient, comme lui, leur vie sans faire de mal à personne et sans qu'on leur en fît, sans armes et respectés.

Mais lorsque, à l'arrivée des bandes allemandes, quelques fugitifs des pays envahis ou menacés vinrent au château pour y demander asile, l'Innomé, tout ravi que ces murs fussent recherchés comme un lieu de refuge par les faibles

(1) *Terzo* (terce), nom que l'on donnait à des corps espagnols, italiens, allemands, hollandais, de la force d'un gros régiment. C'était l'unité stratégique des armées de ces différentes nations.

qui pendant si longtemps les avaient regardés de loin comme un énorme épouvantail, accueillit ces infortunés plutôt avec reconnaissance qu'avec courtoisie; il fit répandre la nouvelle que sa maison serait ouverte à quiconque voudrait s'y réfugier, et il songea aussitôt à mettre, non-seulement le château, mais même la vallée en état de défense, si jamais les lansquenets ou les capelets avaient voulu essayer d'y venir faire des leurs. Il rassembla les serviteurs qui lui étaient restés, peu nombreux, mais de grande valeur, comme les vers de Torti (1); il leur adressa une harangue sur l'heureuse occasion que Dieu leur envoyait, ainsi qu'à lui, de s'employer une fois au secours de leur prochain qu'ils avaient tant de fois opprimé et épouvanté; et, avec cet ancien ton de commandement qui exprimait la certitude d'être obéi, il leur annonça d'une manière générale ce qu'il entendait qu'ils fissent, et leur prescrivit surtout comment ils avaient à se comporter afin que les personnes qui venaient là se réfugier ne vissent en eux que des amis et des défenseurs. Il fit ensuite descendre d'un galetas les armes à feu, les armes blanches et les armes d'hast qui y étaient depuis longtemps entassées, et les leur distribua; il fit dire à ses paysans et à ses métayers de la vallée que tous les hommes de bonne volonté se rendissent en armes au château; il fit donner des armes à ceux qui n'en avaient pas; il en choisit quelques-uns qui, à la manière d'officiers, en auraient d'autres sous leurs ordres; il assigna les postes aux débouchés et en divers endroits de la vallée, le long de la montée et aux portes du château; il détermina les heures et les manières de les relever, comme dans un camp ou comme cela s'était déjà pratiqué dans ces lieux mêmes, au temps de sa vie rebelle.

Dans un coin de ce galetas, se trouvaient aussi, séparées du tas, les armes que lui seul avait portées, sa fameuse carabine, ses mousquets, ses épées, ses espadons, ses pistolets, ses coutelas, ses poignards, les unes à terre, les autres appuyées contre la muraille. Aucun des serviteurs n'y toucha, mais ils concertèrent de demander au seigneur lesquelles il voulait qu'on lui apportât. Aucune, répondit-il; et, soit

(1) Poëte italien.

vœu, soit parti pris, il resta toujours désarmé à la tête de cette espèce de garnison.

En même temps, il avait mis à l'œuvre d'autres hommes et des femmes de sa maison et de ses dépendances afin de mettre le château en état d'y loger le plus grand nombre possible de personnes, pour dresser des lits, pour apprêter des paillasses, des paillots, des matelas dans les salles, qui étaient ainsi converties en dortoirs. Il avait aussi donné l'ordre de faire venir d'abondantes provisions de bouche pour entretenir à ses frais les hôtes que Dieu lui enverrait, et dont le nombre, en effet, allait toujours grossissant. Lui, en attendant, ne restait pas une minute inactif : il était sans cesse, tantôt au dedans, tantôt au dehors du château, tantôt descendant, tantôt gravissant la montée, par-ci par-là, dans la vallée, à établir, à renforcer, à visiter les postes, à voir, à se faire voir, à tout mettre et à tout tenir en bon ordre par ses paroles, par son regard, par sa présence. Dans le château, le long des chemins, il faisait accueil à tous les survenants qu'il rencontrait; et tous, soit qu'ils eussent déjà vu cet homme, soit qu'ils le vissent pour la première fois, le regardaient extasiés, oubliant un moment les malheurs ou les craintes qui les avaient conduits en ces lieux; et ils se retournaient encore pour le regarder lorsque, s'étant séparé d'eux, il poursuivait sa route.